

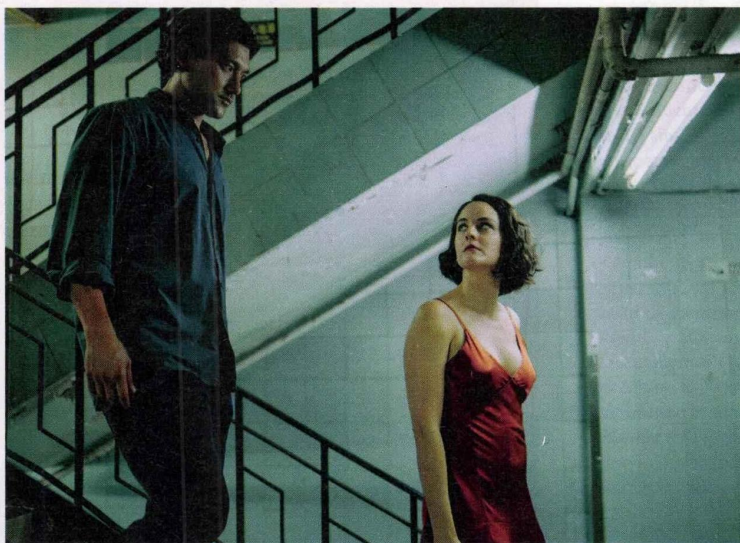


L'ENQUÊTE

Emma Becker, Mélissa Da Costa, Audrée Wilhelmy, Claudie Hunzinger... En cette rentrée brûlante, nombre d'écrivaines explorent sans fard les mille et une facettes de la sexualité féminine. Avec un point commun: qu'elles s'affichent féministes ou non, leurs fictions s'affranchissent du regard masculin.

Sexe et littérature

ELLES REPRENENT LA MAIN SUR LE DESIR FÉMININ



L'adaptation d'*Emmanuelle* par Audrey Diwan, avec Noémie Merlant.

S'il est toujours hasardeux de désigner des tendances dans une rentrée littéraire, voici un thème qui se détache sans opportunisme mais avec force: le désir. Vu par les femmes, il est au cœur d'une quinzaine d'ouvrages de fiction ou d'autofiction, qui nous emmènent loin des sentiers battus.

Le plus attendu est sans doute celui d'Emma Becker [*lire entretien page 62*], son sixième livre, *Le Mal joli* (Albin Michel), relation d'une passion empêchée. Autrice précoce, ex-travailleuse du sexe dans une maison close à Berlin, féministe sans

chapelle, citant les *Propos sur le bonheur* du philosophe Alain et décrivant un anilingus avec le même style enlevé, cru, tantôt saganesque, tantôt inspiré des libertins du XVIII^e siècle, Emma Becker fascine autant qu'elle divise la critique et les lecteurs. Si les librairies spécialisées boudent ses romans nourris de son expérience, les jugeant trop grand public, les librairies généralistes les placent en tête de gondole. Au rayon livres du Cultura de Sorgues (Vaucluse), on la décrit comme une autrice incontournable et réclamée par les lecteurs depuis la sortie de son roman

La Maison, en 2019: « Il s'agit de l'écrivaine qui évoque le mieux la question du désir féminin dans ses livres. *Le Mal joli* ne fait que confirmer un intérêt porté au sujet. »

Le succès des essais sur la sexualité (de *Réinventer l'amour*, de Mona Chollet, à *Sortir du trou, lever la tête*, de Maïa Mazaurette) a sans doute contribué à normaliser une thématique longtemps jugée sulfureuse. Dans une perspective historique ou féministe, avec humour ou pédagogie, la sexualité dans toutes ses formes, mais aussi son absence, est devenue ces vingt dernières années un sujet comme un autre, comme l'atteste la création de formats dédiés dans les médias généralistes. Le genre du développement personnel a également joué son rôle: « *Jouissance Club de Jüne Plä*, en 2020, a été un élément déclencheur de l'engouement littéraire autour du désir féminin. Avant ce livre, nous n'avions pas une demande très ouverte sur la thématique, alors qu'aujourd'hui il est bien moins tabou de se renseigner et de demander des conseils », poursuit-on au Cultura de Sorgues. Cependant, le roman esquisse d'autres facettes.

Des textes très littéraires, jouant avec les codes et les normes, s'imposent dans une sorte de révolution tranquille du désir. C'est le cas, en cette rentrée, de *Peau-de-Sang*, d'Audrée Wilhelmy (*Le Tripode*). Le récit d'une plumeuse d'œies et femme de joie, qui accueille les hommes du village et leurs fantasmes dans sa boutique baignée du sang des bêtes. Leurs plumes virevoltent autour de ses jupons de dentelle tandis qu'elle chevauche dans les odeurs « *de sueur, de cyprine, de sperme* ». L'écrivaine québécoise

explore les frontières entre l'humain et l'animal, le désir et le dégoût, le propre et le sale, l'instinct et l'interdit. Se présentant comme « putain, souveraine, soumise », Peau-de-Sang incarne la charmeuse, experte, un peu magicienne, maîtresse du temps et du jeu compliqué de la séduction. Lors d'une grande partie de chasse pendant laquelle le village se trouve déserté par les hommes, elle apprend aux jeunes filles à décrypter leur plaisir dans la « dentelle » de leur sexe. L'invention d'un monde inspiré du conte est la marque d'Audrée Wilhelmy. Déjà avec ses précédents romans (*Les Sangs*, *Le Corps des bêtes*, *Blanc Résine*), elle précipitait ses personnages dans un non-temps et un non-lieu pour poser les questions qui la préoccupent. Celle au cœur de *Peau-de-Sang* pourrait se résumer ainsi : une autre sexualité féminine, libérée de la morale et de toutes les injonctions, y compris féministes, est-elle possible ?

L'ENVIE CHARNELLE S'ÉPANOUIT DANS LA FICTION

Campé dans un décor hivernal et isolé, *Il neige sur le pianiste*, de Claudie Hunzinger (Grasset), joue également avec les codes du conte, la frontière entre humain et animal, ainsi qu'avec la figure de la sorcière, indépendante, âgée et rebelle. La narratrice vit dans une maison isolée,



près de Colmar, où elle est veillée pendant sa sieste par un « vieil amoureux », se fait nourricière d'un renard et attire, par temps de neige, un beau pianiste. S'amusant à mettre le renard et le pianiste sur le même plan, Claudie Hunzinger met en scène la puissance du désir de son héroïne, passé et actuel. Ce dernier se focalise d'abord sur la bouche du jeune pianiste (« qui vous saute dessus, grogne, gronde, vous mord, mordille, dévore avec désir de possession... »). Puis, refusant d'aller du côté « des

deux Marguerite, Duras et Yourcenar, du côté des femmes que la vieillesse a transformées en crapaudes sacrées », l'écrivaine substitue l'envie charnelle à l'envie de fiction. Là, dans la littérature, le désir s'épanouit sans limites – « Je l'ai attrapé, oh ! Je

l'ai attrapé. On est un peu vieille, mais on s'en fout », confie son personnage.

À l'inverse, Joy Majdalani sonde le désir à la fleur de l'âge. Dans son premier roman, *Le Goût des garçons* (2022), la narratrice de 13 ans rêvait de faire l'amour, fantasmait le corps masculin, tandis que le carcan de son environnement baigné de catholicisme instaurait des préceptes de bienséance. Son second roman, *Jessica seule dans une chambre* (Grasset), met en scène une narratrice de 23 ans, Jessica, séduite par Justin, un homme rencontré par le biais d'une application. Il vient d'être quitté par sa petite amie, Louise. L'angoisse de ne pas faire perdurer le désir, les questionnements continuels et la peur de l'abandon viennent orner le tableau. Si les deux jeunes femmes ne se connaissent pas, elles entretiennent l'une pour l'autre une obsession intense. L'écrivaine analyse les reflets du désir par le prisme de la jeunesse, la confrontation ●●

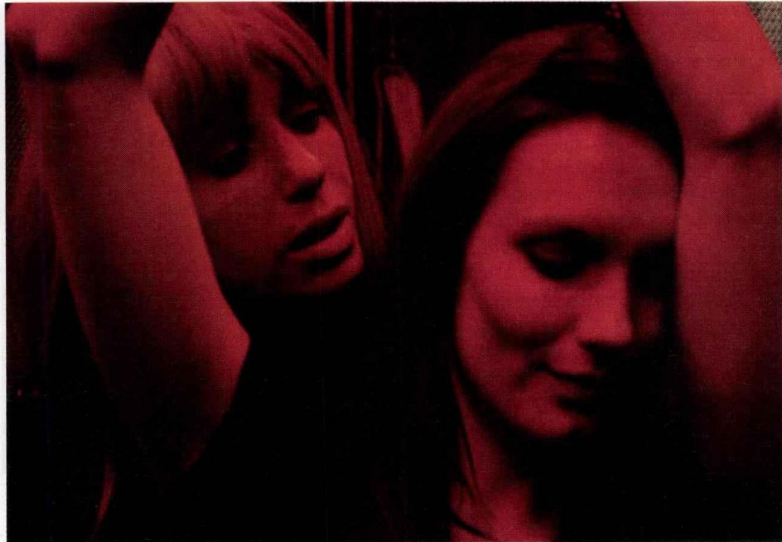
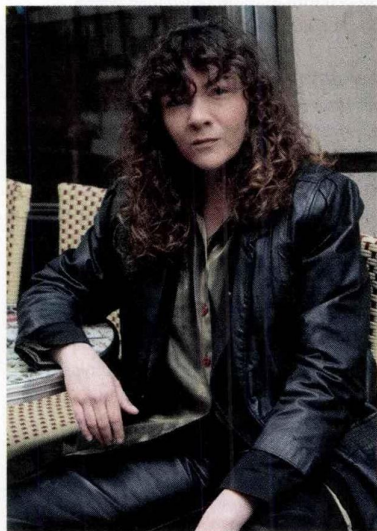
Ci-contre : le film *La Maison* (2022), d'Anissa Bonnefont, d'après le roman d'Emma Becker, avec Ana Girardot (à droite). Ci-dessous : Félécia Viti, autrice de *La Fille verticale*.

féminine influencée par le manque d'assurance, ainsi que la difficulté à gérer ses émotions. La littérature permet ce miroir; le désir évolue au cœur des différentes strates de l'existence.

Dans *La Fille verticale* (Gallimard), le premier roman de Félécia Viti Il prend une allure toxique. La narratrice y décrit sa relation avec L., une femme désireuse de la posséder et de la rejeter comme bon lui semble, faisant fi des émotions de cette dernière, notamment de son consentement : « Elle crachait sur moi et mes bons sentiments; mes humeurs et mes drames intérieurs n'atteignaient pas plus l'humidité de son corps que de son cœur. » En dépeignant les limites bafouées et le rapport de force au cœur d'une relation, l'autrice analyse le mépris des corps, et l'image régulièrement lissée des rapports amoureux entre femmes, un acte souvent fantasmé et idéalisé par le regard masculin, en littérature comme dans le septième art.

L'EFFET METOO

Si le désir féminin tient aujourd'hui cette place prépondérante, c'est aussi une conséquence du mouvement MeToo. Maxime Spira, libraire à La Musardine (Paris 11^e), l'unique librairie érotique de France, évoque un avant et un après : « Ce soulèvement a permis d'ouvrir la parole des lectrices sur le



Il n'est plus question de partir d'une situation pour la faire évoluer vers un acte sexuel, mais bien d'initier des personnages qui prennent corps dans un ensemble

type d'ouvrages qu'elles recherchent. Elles n'ont pas de mal à exprimer leurs limites et n'hésitent pas à induire qu'elles ne veulent pas d'un désir masculin délirant ou fantasmé dans le texte qu'elles achètent. » Contrairement à Pauline Réage, Catherine Millet, Anaïs Nin ou Françoise Rey, le libraire voit en la nouvelle génération d'autrices « un apport plus personnel, construisant des imaginaires variés dans lesquels la femme n'est pas perçue en permanence comme un objet sexuel », sinon dénoncé. Il n'est plus question de partir d'une situation pour la faire évoluer vers un acte sexuel, comme

a pu le faire le roman érotique traditionnel, mais bien d'initier des personnages qui prennent corps dans un ensemble. On songe alors à *Aucun respect*, d'Emmanuelle Lambert (Stock), dans lequel l'autrice revient sur sa rencontre avec le couple

sulfureux formé par Alain Robbe-Grillet et son épouse Catherine, célèbre « domina » du milieu SM.

La puissance et la liberté de la sexualité féminine sont au cœur de la nouvelle collection « Fauteuse de trouble », créée en 2023 aux éditions Julliard, et dirigée par Vanessa Springora, dans le but d'articuler « intimité et émancipation, érotisme et féminisme, corps et révolte, sexuel et textuel ». L'éditrice y a publié la réalisatrice, écrivaine et ex-actrice pornographique Ovidie [*lire encadré page 59*], Océan et Emma Becker. Une tendance aujourd'hui portée par des revendications féministes au cœur des ouvrages, mais dont l'essence ne date pas d'hier : « Dans les années 1970, les maisons d'édition qui souhaitaient avoir une collection érotique étaient nombreuses. La révolution de 1968 et la libération sexuelle ont eu leur impact. Puis les années 1980 ont changé la donne. Le business s'est rationalisé », ajoute Maxime Spira. L'engouement fera également surface dans les salles

obscur, fin septembre, avec une nouvelle adaptation, par la réalisatrice Audrey Diwan – sans fauteuil en rotin, et avec Noémie Merlant dans le rôle joué naguère par Sylvia Kristel –, d'*Emmanuelle*, le roman d'Emmanuelle Arsan¹.

RÉINVENTER LA SENSUALITÉ

Loin des considérations féministes, le désir s'invite aussi chez les autrices à très grand succès, telle Mélissa Da Costa, qui n'a pas hésité à prendre un virage serré avec *La Doublure* (2022), initiant érotisme et thriller psychologique dans son œuvre. Une tentative appréciée par les blogueuses de sa communauté sur les réseaux sociaux : « Ses thématiques évoluent, elle travaille désormais en profondeur ses personnages et leur psychologie intime. La sexualité féminine commence à s'y inviter. Ce n'est pas déplaisant, elle s'affirme », relève Julie (@julie_et_ses_lectures). *Tenir debout* (Albin Michel), son roman de la rentrée très attendu², décrypte le désir féminin par le prisme du drame. À partir de différents points de vue, l'autrice développe la relation d'Éléonore et de François, un comédien, bien plus âgé, qui a quitté sa femme pour s'installer avec elle. Un accident de bus le laisse paraplégique. Il faut désormais repenser toute l'existence et la vie intime avec le handicap. Cette expérience, faite de hauts et de bas, demande de réinventer la sensualité au cœur d'un quotidien définitivement différent. Mélissa Da Costa s'interroge : comment l'amour perdure-t-il quand le rapport au corps n'est plus celui que nos cultures imposent ?

Quid de l'absence de sexualité ? Dans *Le Retour de Saturne* (Stock), de Daphné Tamage, une jeune femme se fait prescrire un mois sans hommes et un aller simple vers une abbaye. Un sevrage nécessaire pour se retrouver, après plusieurs chagrins amoureux. Maîtriser son désir devient alors un défi, une chose sur laquelle on doit mettre un « garde-fou », une philosophie nouvelle à adopter, où l'interdit attise toutes les tentations. L'évolution du désir féminin en littérature s'exprime ainsi par la nécessité absolue, à travers ses multiples ramifications, de revendiquer la liberté et l'expression des désirs sans injonction masculine. ■

Marie Jouvin et Gladys Marivat

1. À lire : *Emmanuelle Arsan. Biographie d'un pseudonyme*, de Camille Moreau (La Musardine).

2. Retrouvez « L'univers d'une écrivaine » et les extraits de *Tenir debout* dans notre numéro de juillet-août.